

Paroles déportées

Gad Soussana, Alexis Nouss et Jacques Derrida, L'Harmattan, *Dire l'événement, est-ce possible?*, « Esthétiques », 112 p.

Pierre Ouellet

Numéro 180, septembre–octobre 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/17764ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ouellet, P. (2001). Paroles déportées / Gad Soussana, Alexis Nouss et Jacques Derrida, L'Harmattan, *Dire l'événement, est-ce possible?*, « Esthétiques », 112 p. *Spirale*, (180), 10–12.

PAROLES DÉPORTÉES

DIRE L'ÉVÉNEMENT, EST-CE POSSIBLE ? de Gad Soussana, Alexis Nouss et Jacques Derrida
L'Harmattan, « Esthétiques », 112 p.

ON NE peut pas dire l'événement. On le laisse dire et se dire. Et dans sa langue à lui : la langue de l'événement. On pourrait dire : la langue-événement. Celle qui ne se parle pas. Mais se bégaye ou se déparle. Se balbutie. Se hurle, se crie, mais ne se prononce jamais, sur rien ni sur personne, au delà qu'elle est de tout jugement, sachant le monde coupable, déjà, coupable infiniment et toute parole complice, qui se tait devant le « fait » puis se re-tait, après, ne pouvant dire ce qu'elle étouffe et qui l'étouffe, plongée qu'elle est dans ce mutisme dont elle ne sort qu'en pro-férant, en « se portant devant » (du latin *pro-ferre* : porter en avant, mais aussi révéler, montrer, allonger, prolonger), allant au devant où se prolonge l'après. Dans le « posthume », dit Nouss, dans ce qui s'étend au-delà du temps, emporté par la voix de l'autre côté de l'histoire où tout s'arrête, se fige dans les faits, quand l'événement, lui, pousse au-delà, comme la voix même poussant son cri bien plus qu'elle ne fixe un sens, à jamais fuyant, à jamais perdu, reporté à plus tard ou déporté dans un passé qui ne repasse plus.

La profération incarne à elle toute seule, sans le secours du sens, l'événement même qui ne se raconte jamais, ne se représente nulle part, mais se présente de biais dans la voix nue, à quoi il donne sa force, mais affaiblie, à quoi il prête une vie, mais comme survie, vie prolongée dans ce qui la porte au devant de l'après-vie, dans le proféré, dans l'étendue de l'après, dans la révélation d'un temps de pure prolongation que met au jour la parole de pure profération, psaume de l'après-temps, *psalmos* de l'après-présent, air joué sur les cordes vocales brisées par l'insensé.

L'événement ne porte pas de nom et n'apporte aucun sens dans notre histoire. Il est porté, plutôt, emporté et déporté vers d'autres lieux qu'on ne peut nommer ni signifier, mais où l'on est, seulement, dans le prolongement de nous-même, dans la profération mémorielle de ce qui a été, qui fait qu'être ne sera jamais pareil, après, jamais même qu'avant. La voix le porte, cet événement, mais ne le rapporte pas. Elle le transporte, mais ne le supporte pas. Elle seule peut être porteuse, toutefois, du sens mort-né dont la raison ne fait qu'avorter : ce bruit et cette fureur que l'on entend mais ne comprend pas. Que la voix porte dans sa tonalité, non dans son sens ou son contenu, trop faibles pour un tel poids : cette gravité sans nom, cette force gravitationnelle de l'événement qui ne peut être dit parce qu'il veut dire, toujours, tout dire, trop dire, dans un acte de parole irréductible à ce qui est dit, qui l'est toujours une fois pour toutes, pour la

dernière fois, alors que l'événement est une toute première fois qui se répète à vie, se recommence à l'infini, agissant et réagissant dans la voix trouble du sujet parlant, qui parle l'événement bien plus qu'il ne parle de lui, sur lui ou autour de lui, la chose étant passée aux mots où la voix seule, dans sa façon de trembler, peut « dire » la force de l'ébranlement qui nous saisit devant ce vide qu'elle creuse dans notre histoire ou notre monde fini.

Ne jamais passer à l'histoire mais passer à l'acte de parole, voilà le destin de l'événement, qui parle une langue mourante que notre langue vivante ne traduit pas mais *transduit* : elle en conduit le sens jusqu'à sa perte, où l'on puise la force de parler encore, de faire passer la force anéantisante de l'événement dans la force vive ou survivante d'une parole qui le porte et le transporte, partout où elle se risque, ne le déposant jamais dans un sens sûr, ne le posant nulle part sur le sol des faits, où il don-

impossible de dire l'événement ». L'« arriver » de l'événement, voilà ce qui ne peut être dit comme si c'était arrivé à jamais, alors que ça ne finit pas d'arriver et que ça reste à dire : à venir aux mots, à la parole. Le dire seul dit l'arriver, non pas le dit, qui ne fait qu'enregistrer ce qui est arrivé, irrémédiablement passé, quand l'événement ne se conjugue qu'au présent à venir... et à re-venir. À sur-venir ? Comme on dit survivre ?

L'arriver de l'événement est à ce qui est arrivé dans l'histoire ce que l'apparaître phénoménal est à ce qui apparaît dans le monde : un procès qui ne se termine jamais, une révélation ou une monstratation qui se prolonge et qui s'étend indéfiniment, non dans le temps de l'histoire ni dans l'espace du monde mais à l'horizon même du temps et du monde, en tant que durée ou étendue de la limite de notre temps ou de notre monde. Gad Soussana l'écrit : « L'événement arrive, son indicibilité n'est pas



Du front tout le tour de la tête, extrait, de Chantal duPont, 2000



DR

nerait l'impression de dormir, allongé parmi les morts, quand il ne cesse de hanter notre sommeil de plus en plus léger, grevé de rêves et de cauchemars.

Post-factum, post-scriptum

Après le fait, après l'écrit, que reste-il ? L'événement perdure, après l'histoire, après la parole, toujours à dire, à vivre, telle une question sans réponse, une voix sans écho, une chose sans nom, un mot sans aucune signification. Dire l'événement, est-ce possible ?, se demandent tour à tour Soussana, Nouss et Derrida, dans ce livre qui témoigne du séminaire qu'ils ont tenu autour de la même question au Centre canadien d'architecture de Montréal, en avril 1997, où les deux premiers firent un exposé, celui de Soussana intitulé « De l'événement depuis la nuit » et celui d'Alexis Nouss « Parole sans voix », qu'accompagnait une longue réponse de Jacques Derrida qui a pour titre « Une certaine possibilité

au premier plan de cet arriver. C'est l'arriver comme tel, la verbalité qui s'y déclare, ce qui s'y nomme profération, qui anime cette scène événementielle », profération dont témoigne le texte de fiction dans lequel il prolonge sa réflexion, poème dialogué intitulé justement « Arriver » — ce qui arrive ne pouvant qu'arriver au langage aussi, aux mots comme aux choses, aux voix comme aux corps et aux âmes. Le dialogue se conclut sur ces mots : « Quelque chose aura surgi entre nous, un écho qui ne se résout jamais dans les consciences, ni dans les corps. Il s'approche toujours de son rythme imprévisible, inaccessible aux significations. Nous y sommes. Au cœur du désert. Dans la saillie. C'est l'espace miraculeux et sans recul qui s'ouvre à nous. »

Cette saillie, ce surgissement, cet espace qui s'ouvre, c'est l'apparaître en voix et en parole, où l'arriver au dire, de l'événement dont notre survivance porte le témoignage chaque fois singulier, « idiomatique », précise Soussana, jusqu'à « ces déclarations de l'extrême, que nous prononçons

régulièrement [...] pour ce qu'elles sont : les points de concentration exclusifs de la verbalité de l'événement qui tracent, dans l'action du dire, les formes de sa limitation ». La profération est déclaration de l'extrême, point de concentration verbale, densité surgissante du dire qui peut seul garder la trace de l'événement jusque dans son insuffisance, sa finitude, ses limitations, qui sont horizons aussi, lisières, orées, non pas seulement bornes ou frontières. Le dire lui-même est événement, qui fait advenir l'événementiel dans le verbe, même sans voix ou sans parole, la langue muette étant le lieu où l'événement aveugle, celui qui tombe de l'histoire et l'entraîne dans sa chute comme dans *La parabole des aveugles* de Bruegel, inscrit son défaut, son manque, ses tares : une extrême carence, une infinie discordance que le discord du dire proférateur voué au silence forcé peut faire entendre au-delà des langues et des discours, de la verbalité sans corps, sans âme, sans rythme, non mue par ce qui remue l'être au plus profond.

L'événementialité du dire est le seul espoir que nous ayons de capter et de retenir, même à moitié, même de loin, l'événementialité de l'histoire où le monde se mue en faits parlants. En faits taisants, aussi, qui nous laissent bouche bée : muets devant eux et muets dedans, car on y est claustrés, prostrés, frappés d'aphasie. L'événement amuit, car il parle plus fort que nous. Nous n'avons plus de voix pour

Déportement des voix

Paul Celan écrit : « Pas une / voix — un / bruit tardif, étranger aux heures, offert / à tes pensées. » Ce bruit tardif, nous rappelle Alexis Nouss, vient après un long silence, une profonde mutité, à quoi l'événement condamne, qui enterre les voix avec les hommes, avant que leur bruissement ne remonte à la surface, non comme parole, qui est source et surgissement, toujours, mais comme la langue posthume de ce qui s'est tu, à la fin, et ne cessera plus de se taire même dans le « bruit tardif » que ça devient, après, cette remontée de loin vers la survie. Ce bruit est « étranger aux heures », car exilé du temps, exclu de l'histoire : « le posthume n'est pas un temps rapporté, ni reporté mais déporté », écrit Nouss, déporté du temps lui-même. « De même que pour le déporté l'arrivée dans le camp ne signifie pas le passage d'un lieu à un autre lieu mais la chute dans le non-lieu [...], de même le déportement du temps ne peut s'opérer qu'hors de lui-même : glissement dans une extériorité, qui n'est pas une atemporalité mais une dimension insaisissable par un savoir commun devenu obsolète. » L'obsolescence du savoir devant cette déportation de l'homme hors du temps, la poésie l'entend et la fait entendre dans son bruit tardif, venu après, longtemps après, tel un écho dans lequel l'après est encore possible, l'à-venir



Du front tout le tour de la tête, extrait, de Chantal duPont, 2000

DR

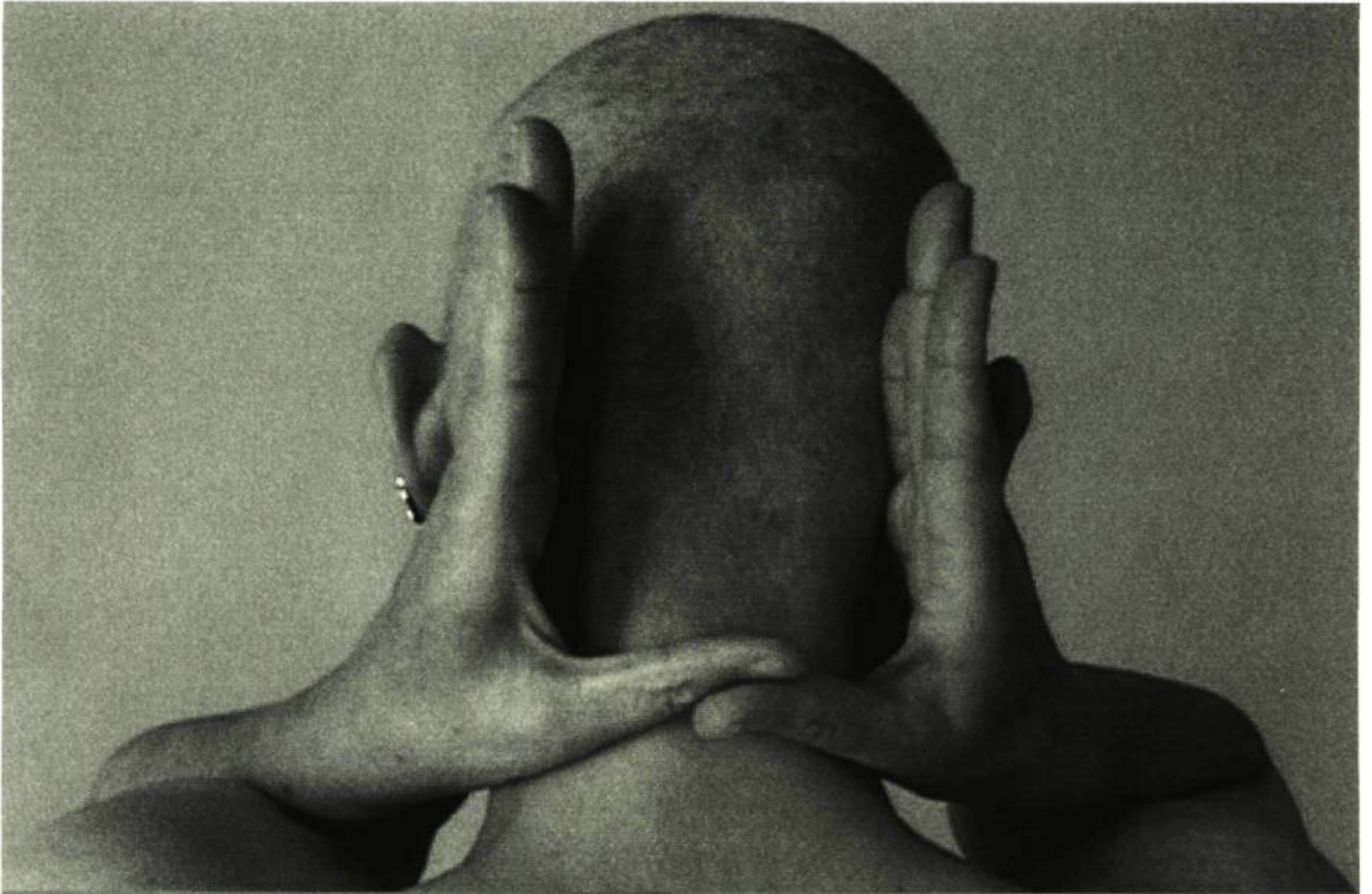
en relayer le cri, cette violence faite au silence qui se récrie, gémit ou vocifère. Ce hurlement que pousse le fait venu à l'encontre des faits, s'y heurtant et s'y blessant, puis allant à la rencontre du non-fait, du non-fini, du non-achevé, s'y perdant et s'y abimant. Cette force qu'incarne le surgissement de l'anti-fait au sein de l'histoire mais hors du temps. Ce cri perçant que l'histoire expulse en nous expulsant, nous exilant de notre parole pour que la voix de l'autre embrasse la langue du temps lui-même, qui nous étroit, nous prend, nous serre et nous étouffe. L'histoire parle trop, trop fort, pour que le verbe humain puisse en saisir le moindre sens, sans le réduire à quelques mots, quelques taches d'encre sur la page blanche, quelques traces d'air dans l'espace vide, quelques borborygmes dans le monde sans voix qui assiège ce qu'on dit et envahit ce qu'on raconte, le ramenant au silence pesant où l'histoire nous laisse devant son fait — son train d'enfer, son bruit d'enfer qui résonne encore longtemps dans le mutisme où son rappel nous plonge.

comme parole, parole tenue telle une note tenue, retenue, basse continue ou bourdon sourd qui accompagne la voix de l'homme dans son état posthume, infiniment posthume. L'unique diapason de l'homme, le son de référence pour l'accord des voix et des instruments humains, c'est ce « bruit tardif » qui nous le donne, ce ton de voix posthume « offert à [nos] pensées », cette poésie d'après le poème : la phrase rompue comme le temps, comme l'homme, rompue à sa propre fin, à sa propre disparition, d'où peut surgir encore, non plus comme source mais comme lisières, confins, horizons intériorisés dans la parole, « l'arrivance » elle-même de l'événement, dit Derrida, c'est-à-dire la possibilité jamais complètement réalisée que nous advienne ce qui dans le temps sans cesse déporté de l'événement nous a été soustrait, soit la parole qui le porte au-devant, le souffle qui en profère l'indicible vers tout ce qui nous attend.

Le surgissement de la phrase rompue par le vers, où on entend craquer le temps, cassé en deux par la césure de l'événement, peut seul nous donner le sentiment du surgissement d'une autre temporalité, hors de l'histoire, d'un temps posthume sans cesse recommencé au sein d'un monde qui tarde infiniment à lui donner du sens, à l'arrêter ou à le fixer en fait ou en réalité. L'événement n'est pas réalisé, actualisé, factuelisé. Comme la phrase, il ne finit pas de surgir, chaque fois nouveau, même si sa source est loin derrière et se tarit, son murmure lui survivant, toujours, qui fait entendre son increvable écho comme si c'était son premier cri ou son premier mot : les « premiers mots venus », dit Soussana, ceux mêmes de la question qu'il pose en surgissant comme une énigme, une évidence, le monde lui-même mais insensé.

Cette arrivance de l'événement dans la parole qui ne nous arrive qu'amuie ou bien rompue peut être aussi l'occasion inespérée d'une survenue : ce que Derrida appelle l'invention et la visitation, qui apparaissent toutes deux sur le fond d'un impossible, d'un imprévisible, n'existant qu'au-delà des potentialités du temps ou du moment, au-delà des possibles de l'histoire. Je n'invente vraiment et n'invite vraiment que l'inattendu. Les hôtes que j'attends ne me visitent pas et la nouveauté à quoi je me prépare ne s'invente pas. Celui qui me visite, c'est « l'arrivant absolu », dit Derrida, c'est quelqu'un qui ne doit pas être seulement un hôte invité, que je suis préparé à accueillir, c'est quelqu'un dont la venue inopinée, imprévisible, la visitation [...] est une telle irruption que je ne sois même pas préparé à l'accueillir ». De la même façon, ce qui s'invente, ce n'est pas ce que je peux inventer, qui est à ma portée, m'étant donné sous la forme d'un don ou d'un talent qui m'appartient d'emblée, mais ce que je n'ai absolument pas et n'aurai jamais. Si « je suis capable de faire arriver cela [...], l'événement, ce qui arrive là, n'interrompt rien, ce n'est pas une surprise absolue », c'est seulement si la chose est et paraît impossible, sur le moment, dans le temps de l'histoire, que je peux l'inventer au sens fort, la faire surgir ou advenir dans toute son événementialité, que j'accueille sans y être préparé. La profération selon Soussana, ou la déclaration de l'extrême, et le bruit tardif selon Nouss, ou la parole déportée, sont le lieu d'une invention et d'une visitation possibles mais proprement irréalisables de l'arrivance absolue dont parle Jacques Derrida pour dire ce qui vient de nulle part parce que imprévu, inattendu, du fait sans doute qu'il vient autant d'un obscur passé que d'un avenir de plus en plus opaque. Dire l'événement, est-ce possible? Non — mais c'est pour ça que nous disons, bruissions mais sur le tard, dans le trop tard, et proférons l'extrême dans un déportement de voix que ne cesse de visiter et d'inventer la question sans réponse ou le temps hors temps de l'événement comme arrivance, autant dire de notre monde comme survivance.

PIERRE OUELLET



Une main de sept pouces de Chantal duPont, 2000

DR